

Christophe Grossi

LA VILLE SOÛLE



Alors j'ai bougé, j'ai dû m'en aller, partir, bifurquer
J'ai dû m'évader, j'ai dû m'enfuir, j'ai dû partir
J'ai dû m'éclipser, j'ai dû me camoufler
J'ai dû disparaître, pour réapparaître

MC SOLAAR

Il faut se souvenir aussi
de celui qui oublie où mène le chemin.

HÉRACLITE D'ÉPHÈSE

I

SOUS LA VILLE

MÉTROPISMES

LIGNE 9 • ENTRE NATION ET RÉPUBLIQUE

Il a des mains délicates, celui qui lit *L'Équipe*, mais plus de visage. Pas comme la fille en face de lui, noirs et rouges les yeux, les joues, qui mâchouille un kebab en martelant le prénom d'un type, tout en « p », en « r », en « t », un prénom soudain réduit en miettes autour de nous. Et ce type la dégoûte et l'écœure maintenant. *Il me fout la gerbe, la gééééerrbe.*

Parce qu'ils portent tous les deux la même paire de jeans slim, je me dis qu'ils vont descendre ensemble à Oberkampf et c'est le cas : non, il se rassied, elle s'en va seule. Le journal est tacheté de *tomatoignonsalade* et de sauce samouraï. Je m'installe à la place de la fille, contre la vitre.

Elles se mettent une de ces pressions, des fois on ne se reconnaît plus dans l'autre qui est en face de nous, dit quelqu'un derrière moi.

LIGNE 6 • ENTRE NATION ET RASPAIL

Les cheveux encore mouillés, elle ouvre son sac, en sort une trousse et l'ouvre – pinceau, rose à joues, poudre et fond de teint crème – puis elle pose le miroir de poche sur ses genoux, se penche en avant, s'active, se mire, reprend.

Je viens d'apprendre qu'au Japon, il est interdit de se maquiller dans le métro.

Elle jette un œil par la vitre (Bel-Air) pendant que l'autre hésite : ombres et crayons à paupières, mascara, eye-liner, paillettes *ton argent* et stations défilent. Elle essaye les faux cils, les range, regarde l'heure sur son téléphone (Quai de la Gare). Il est plus que temps de s'intéresser aux lèvres.

Il cherche une place et fait *pfff*. Elle n'a pas entendu qu'il venait de lui demander de se pousser un peu. *Pfff. Hmrrrh. Rôôôh*. Elle tord la bouche (pas pour les mêmes raisons), rouge à lèvres tendu, œil gauche fermé (pas pour les mêmes raisons), l'air concentré. Par où commencer ? quoi viser ? la chemise blanche de chez Calvin Klein ? les dents blanchies grâce à GlamSmile ? la braguette mal zippée ?

Il déplie son téléphone et dit que Brigitte Bardot elle dort.

Des flics montent Place d'Italie. Nous les écoutons parler de leur week-end épilation jusqu'à Denfert-Rochereau.

LIGNE 8 • ENTRE RICHELIEU-DROUOT ET BALLARD

Il se tient debout à quelques centimètres du vide, les pastilles bleu céleste fixent son inquiétude, sans plus. Il porte sur lui la une d'une feuille de chou gratuite, celle du soir de préférence. Un pas, dans l'interstice il se glisse, trois pas, et il se met à compter les fils électriques.

Elle a des copies à corriger *alors le film de l'autre là que j'aime bien qui passe à la télé c'est foutu*. La fille assise à côté d'elle lui répond : *Un grand, cheveux gras, qui parle deux trois langues, il nous endormirait pas des fois ?* Mais elle regarde par la vitre du train les fils noués ensemble, rouges, bleus, gris, noirs, et n'écoute pas sa copine qui cherche toujours le nom du réalisateur.

L'ambiance est électrique j'te dis pas. Bizarre comme titre de film, répond l'autre.

Le train s'arrête, *crrrrrouicc un problème de crrr crrrrrouicc crrrouic signâââlisâââtion*, repart.

Il et elle se croisent : un regard à ce moment-là dans la vitre. Peut-être celui-là. Leurs corps ne se sont jamais frottés auparavant, ils se reconnaissent pourtant dans le reflet. Pas un mot – ça ne vient pas de la même poche, cette langue-là.

Oui c'est ça.

LIGNE 9 • ENTRE ROBESPIERRE ET RÉPUBLIQUE

Le sac est resté coincé dans la porte à la station Robespierre.

Tous ensemble !

Des ils et des elles, ensemble, sans ailes dans le dos, sans îles devant. Rouges les K-way, rouges les casquettes, rouges les anoraks, rouges les foulards, rouges les fronts, les yeux, les gorges, les nez, les joues, rouge la joie, la colère, la détermination et jaune l'étoile.

À la Bastille !

La foule fait nombre, le nombre fait masse.

Les fachos à la poubelle !

Rien n'y fait : Robespierre aimerait bien garder ce sac mais le conducteur n'est pas d'accord. Ni son propriétaire.

Rends ce sac, Max, et descends de ce train, s'il te plaît...

Chuuut, y a un bébé qui dort !

Celui qu'on voit à peine dans sa poussette fait taire les ils et les elles, tous ensemble, 1, 2, 3, 4, 5... 10 secondes. Le silence qui suit : la grâce. Et ça repart, le train les cris les chants. À Nation, les ils et les elles vont prendre la 1. Un type dit *où qu'elle va la France avec des comme ça et pis c'est pas eux qui vont me payer ma retraite*. Sa voisine n'est pas d'accord. Il s'énerve, se lève et sort. Le bébé dort toujours sous la République.

LIGNES 11 ET 9 • ENTRE BELLEVILLE ET BONNE
NOUVELLE

S'il n'y avait pas eu tant de troncs assombris par la vie du dessous, le *il* de Belleville aurait pu fouiller le monde depuis son poste d'observation et saisir au vol quelques gestes, des mots souterrains, des notes ridées, des larmes sèches, des baisers de magazine, des traces de coups sur les pommettes.

Si les corps n'avaient pas été *siloinsicontre*, le *elle* de Belleville, tombé à terre, n'aurait pas vu les Charentaises battre la mesure, la trace de rouge à lèvres sur la Converse couleur sable, les lacets verts et jaunes *désaccordonnés*, les coques de graines de tournesol éclatées.

Est-ce bien la peine de continuer ?

L'heure de pointe a isolé le *il* et le *elle* de Belleville au lieu de les emmêler et a éjecté l'imprononçable *bvle* de la 11. Sous la République il erre maintenant, sans son *il*, sans son *elle*, à la recherche de la 9 qui l'emmènera jusqu'à Bonne Nouvelle où l'attendra peut-être l'Ellie retrouvée.

LIGNE 9 • ENTRE MIROMESNIL ET ROBESPIERRE

Elle dit *ça prévient pas quand ça coupe ça coupe* puis rien. Comme le courant, son sifflet : coupé. Pendant une fraction de seconde, seuls les écrans allumés jouent les lucioles avant l'arrivée de la blafarde, celle qui délivre, remplace et secourt, celle qui à chaque fois me replonge dans ce *Subway* de pacotille – images reçues aux bords de l'Enclave –, l'enfance à jamais assise sur l'écharpe du voisin qui peste contre les arrêts intempestifs, l'enfance loin des *pourquoi ça tombe toujours sur moi*, l'enfance à mille lieues du chef qui nous donne un numéro à *rappeler d'urgence*, l'enfance ne se souciant pas d'avoir parlé trop vite, l'enfance ignorante des réponses à chercher dans les prunelles, l'enfance qui ne dévalisait pas le Printemps en hiver ni le premier étage des Galeries, l'enfance qui s'en fichait des cartes de fidélité, des soldes, l'enfance qui ne connaissait que l'Euromarché de Bessoncourt et le RAVI de Mandeuire, l'enfance qui tendait ses tickets Peugeot à la caissière, avant de charger le coffre de la R12. Ligne 9, *quand ça coupe ça coupe* mais l'image de ses 9 ans, bien loin de Voltaire, le cul par terre, et de la Chaussée d'Antin, *ça prévient pas*.

LIGNE 4 • ENTRE PORTE D'ORLÉANS ET RASPAIL

Surpris que le train soit déjà à Alésia, mon voisin se jette dans l'allée – un parapluie tombe ; il se prend les pieds dans une sacoche –, la poignée du sac Gibert (pas Joseph, l'autre) lâche. « Monsieur Hulot » ramasse le tout, s'excuse et se rue sur la poignée qu'un type (qui ressemble à Thierry Frémont dans *Les démons de Jésus*) refusait de partager depuis son arrivée – comme s'il avait eu peur de rester coincé à jamais dans la 4. « Hulot » n'y va pas de main morte (dans quelques secondes il sera trop tard) mais « Jésus » fait comme s'il avait loué la poignée à la journée. On dirait qu'il grogne mais avec tout ce raffut autour, je n'en suis pas certain. « Hulot » lui montre le lapin sur la vitre qui se coince les doigts – en italien en allemand en anglais en français – mais l'autre fait mine de ne pas comprendre puis :

Hein ? Quoi ? Comment ?

Celui qui porte des chaussettes rouges dans ses Birkenstock (« Hulot ») lâche un *Scheiße!* mais le train est reparti. Visiblement « Jésus » ne comprend pas l'allemand mais l'Allemand parle français :

C'est pas toi qui vas faire la loi... (ça monte) cépatoi... (dans les aigus) patoiducon... (ça frite ça y est ça frite) et tu vas te pousser maintenant !

Entre deux stations, moi-toi-lui-elle-nouzôtres (tous les corps souterrains), on finit par se mêler à la tambouille, on n'écoute plus les messages d'information diffusés en français, en anglais, en italien, en espagnol (en allemand et peut-être aussi en chinois) et soudain je-tu-il-elle (peu importe) dit :

Ici, nous sommes dix langues au moins, on se comprendra pas si chacun n'y met pas...

Il va bien falloir sortir d'ici...

On a une correspondance...

... à Denfert...
... à Montparnasse...
... à Châtelet...
... on veut pas aller jusqu' à la Porte de Clignancourt, ça
non...
Juste parce que « Jésus » a bloqué la porte.

LIGNE 9 • ENTRE MIROMESNIL ET MAIRIE DE MONTREUIL

Corps qui tombent
se cognent trébuchent s'éjectent de leurs sièges grimacent
s'excusent
se tendent s'agrippent se ferment s'angoissent se détendent
un peu
se défendent

corps faibles
dos à dos cassés habiles habillés abîmés dessous mais
debout ou assis
tranquilles
tendance à la mode passés
piquets invariables invivables invalides garés gardés
regardés

corps qui
écrivent tapotent se concentrent
écoutent dedans goment le monde dehors
textotent évitent sourient à la présence absente

corps en vrac au signal dans l'allée
sans argent désarmés repliés inconnus emmêlés
et la main qui se tend et la voix qui déraile et les yeux
qui nous cherchent
souvent en dessous

corps qui fondent
se déchirent se braquent s'imbriquent zigzaguent
immobiles agités cou tendu réguliers

LIGNE 2 • ENTRE LA CHAPELLE ET TERNES

À Rome, on voit un type passer en trombe (rien à voir avec le marathon au-dehors).

'tain cassez-vous...

Un autre, deux autres, trois en tout. Les trousseaux de clés font clingclanglong et leurs rangers chpoumchpoum-chpoum. Le conducteur vient de dire quelque chose. On n'a rien compris. Mais on n'a pas besoin de comprendre pour *comprendre* vu que les portes ne se referment plus. Sur le quai, la voix enregistrée maintenant : *direction Porte Dauphine, prochain train dans cinq minutes, le suivant...*

... dans ta face !

Cinq minutes plus tard, rien, le spectacle toujours le même : le quai qui se remplit, et dedans, celui qui arrive en se jetant dans le train (et comprend très vite pourquoi ces sourires en coin) ; celui qui a un pied à l'intérieur, un pied sur le quai au cas où ; celle qui sait ce que ça signifie mais n'en parlera pas et s'éclipsera – visage neutre ; ceux qui se demandent si les types vont repasser dans l'autre sens ; celui qui dit *le conducteur il n'est plus là, on fait quoi ?* ; celui qui fixe le monde mais seulement par à-coups ; celle qui sourit dans le vide ; ceux qui abordent la question de se revoir au moment de se quitter ; celui qui dit *elle s'entend de loin la parole affolée* ; celle qui n'aime plus écouter de la musique quand le train est à l'arrêt ; celle qui dit *ta mère elle aurait mieux fait de...* (on n'entendra jamais la suite) ; celui qui voudrait parler doucement au téléphone (*je serai en retard... non je dis que je serai en retard... EN RETARD*) ; celui qui se retient de crier, de rire, de chanter, de faire des claquettes ; celui qui a posé son accordéon et se roule des clopes ; celui qui dit *bonne nuit* ; celui qui pense *si je savais dessiner j'irais fouiller du côté de la valentie et non de la retenue* ; ceux qui n'osent pas poser de

questions ; celle qui lit la même page depuis cinq minutes ; celui qui se demande *si en sortant maintenant je n'arriverais pas plus tôt à mon rendez-vous* ; celle qui baisse la vitre (et dire que je suis au moins l'un de « ceux qui »).

LIGNES 126, 4, 6 ET 9 • ENTRE PIERRE-BROSSOLETTE ET
CROIX-DE-CHAVAU

Il roulerait deux clopes (dans l'escalier, dans le hall), hésiterait entre fumer en marchant, les yeux levés, ou courir vers l'arrêt de bus, finirait par courir, clope au bec, le 194 et le 295 lui passeraient sous le nez – foutue avenue à traverser entre deux bagnoles. Il continuerait son chemin, en courant à moitié jusqu'à l'arrêt du 126, monterait, descendrait (du bus, les escaliers du métro), courrait plus vite, aimerait dire autre chose que *ça picote*, se placerait au bon endroit, en tête de rame où ça pue des fois, monterait, descendrait (de la 4 à Denfert), dévalerait les marches deux par deux, se placerait au bon endroit sur le quai (après le distributeur de boissons, en face du type qui dort ou trie ou pisse ou discute – rare qu'il ne soit pas là). Il monterait, descendrait (de la 6 à Nation), lirait, écouterait (de la musique ou les autres), regarderait (dehors, dedans ou rien), écrirait *nous sommes sourds à toute progression simultanée* (par exemple). Il zigzaguerait dans les couloirs, entendrait (avant même de le voir) le vendeur (d'avocats, de framboises, de mangues), ne parviendrait pas à savoir combien ça coûte, se placerait en queue de rame (seules les affiches changeraient, et les réductions au-dessus de chaque tête, et tous ces bonheurs à prix cassés, et ces jambes nues ces têtes à claques ces soleils ces avions, et ces bouts du monde par téléphone pour pas cher, et ces soirées uniques à réserver six mois à l'avance ou déjà complètes), monterait (dans la 9), entendrait deux poules glousser qui feraient peur aux gosses, descendrait (de la 9, toujours), clope sur l'oreille. Il grimperait les escaliers, traverserait de plus en plus essoufflé (la place, le boulevard), fumerait quand même, chercherait à se débarrasser de son autre peau, pousserait la porte, *bonsoir*, attendrait son tour. Il chercherait un

stylo, se pencherait, écrirait (nom, heure d'arrivée, lien de parenté), signerait. Il verrait son fils débouler, se jeter dans ses bras et lui demander *tu es arrivé avant le métro papa ?*

QUELQUE PART SUR LE RÉSEAU

Il se dit *cette nuit je le fais*. Il n'en parlera ni à sa femme ni aux petits : personne ne saura.

C'est jouer la fille de l'air qu'il faudrait, dit-elle à sa voisine qui répond *je me demande comment les autres se débrouillent avec ça*. Elle n'en parlera pas à son mec, *je l'appellerai plus tard*. Elle répète ça deux trois fois de suite.

Il ne sait pas s'il fera froid, à quelle heure il aura faim ou sommeil et pourtant il ne faut rien négliger, il doit penser à tout, même au pire : courir, sauter, se faufiler, crapahuter, se battre. Le sac à dos est petit, *je ne dois pas l'alourdir*, pense-t-il.

Nous parvenons à nous dire des choses tendres quand nous sommes loin l'un de l'autre, dit-elle. Mais quand ils se retrouvent, c'est tendu, étranglé. *Vous ne pouvez pas passer votre vie à vous écrire*, répond sa voisine.

De l'eau, une banane, des raisins secs, pas de pièce d'identité, un appareil photo, pas de téléphone, un gilet, une écharpe, un peu de monnaie, un ticket de métro, pas de clopes, un couteau.

Vous regarder dans les yeux ce n'est plus possible ? Elle répond qu'ils partent dans tous les sens, trop de mouvement...

... *tu, non, rien vraiment de près, fouiller ça remue trop...*

... *on voudrait tous être utiles, vous confondez tout...*

... *j'en sais rien, tu devrais plutôt regarder ce qui se passe dehors.*

Ils se croiseront.

Et ta journée ?

Bof... tu sors ?

Je vais faire une course.

Elle pensera *merde j'peux pas laisser les gosses tout seuls tant pis j'reste*, il embrassera tout le monde, *je reviens*, poussera la porte, *c'est bizarre ces baisers*, pensera-t-elle puis pfffft, le bain la bouffe *pipilédan* bisou et au lit.

Il marchera longtemps, boira un verre, commandera une part de pizza. La nuit tombera. Il appellera d'une cabine, *ne t'inquiète pas je serai là demain matin*, il ne la laissera pas parler, *embrasse les petits pour moi*.

Il boira une grande bière marquée *Happy Hours*, ira voir un film, demandera deux clopes à des types différents ; il descendra les escaliers de la 9, prendra le dernier métro à Oberkampf ; au terminus il se glissera sous le train, attendra un temps, rampera ; il se fauilera jusque dans le tunnel, se blottira dans un renforcement, soufflera et quand il sera l'heure du premier métro, il remontera.

*de rage... .. j't'appelle comme je veux ma femme... ouais
ben pas maintenant... non pas maintenant ma femme... ce
soir j'te dis... pas là pas là ma femme pas là... on se parle
tout à l'heure sur SMS... .. quoi... ? hier soir... mes
potes... hein ? quoi mes pots... ? ouais ben j'ai bougé mon
body... j'ai mové... j'ai bougé j'te dis... j'ai dansé quoi... ..
j'fais qu'est-ce que je veux ! ... Oh l'autre, sa mère... ouais
c'est ça... ouais vas-y j'y vais !*

LIGNE 9 • ENTRE SAINT-PHILIPPE DU ROULE ET NATION

LE TOURISTE. — Eh ! Oh eh ! Eh ! *Smile!*

LE GROUPE D'ENFANTS. — Ouais ouh ouais !

L'ANIMATEUR. — *No sir... no photo... no!*

LE TOURISTE. — *Perché?*

L'ENFANT 1. — Mais pourquoi y peut pas nous prendre en photo ?

L'ENFANT 2. — On s'rait sur Internet ouais !

L'ANIMATEUR. — Non, c'est interdit de vous prendre en photo !

LE TOURISTE. — *What?*

L'ANIMATEUR. — On prend pas les enfants en photo...

LE TOURISTE. — Ouhouh, *bambini!*

L'ANIMATEUR. — Non, *no no niet! No picture!*

L'ENFANT 2. — Sur YouTube ! Sur YouTube ! Sur YouTube !

L'ANIMATEUR. — Je pourrais avoir des problèmes, moi...

L'ENFANT 3. — Mais c'est nul, j'vais te trancher la gorge !

L'ANIMATEUR. — C'est pas gentil...

L'ENFANT 3. — J'vais te trancher toute la gorge !

L'ANIMATEUR. — T'es pas gentil, on n'est pas dans un manga.

L'ENFANT 3. — J'aime pas ça !

L'ANIMATEUR. — Qu'est-ce que t'aimes alors ?

L'ENFANT 2. — Moi j'aime compter, m'sieur !

L'ANIMATEUR. — Tu m'étonnes là toi, tu te fous de moi ?

L'ENFANT 2. — Combien ça fait 10 fois 1000 ?

L'ENFANT 1. — Et 1000 fois 300 ?

L'ENFANT 3. — Si tu trouves, j'te fais un cadeau, pas un cadeau, un moyen cadeau...

L'ENFANT 4. — Y trouv'ra pas, tu vas voir, y va s'planter !

L'ENFANT 3. — J'te tranche pas la gorge si tu trouves !

L'ANIMATEUR. — Mets ta veste correctement plutôt !

L'ENFANT 5. — 1380 fois 2983 ?

L'ANIMATEUR. — On va descendre !

L'ENFANT 2. — Alors ?

L'ENFANT 3. — J'vais te trancher le corps en trois.

L'ANIMATEUR. — Vous êtes prêts ? On descend...

Attention je compte !

L'ENFANT 6. — **IL VA COMPTER, LES MECS !**

L'ANIMATEUR. — Putain, mais assieds-toi, toi !

LE TOURISTE. — *Perché no?*

LIGNE 4 • ENTRE RASPAIL ET PORTE D'ORLÉANS

Ils lisent, lui *Le Chœur des femmes* (Folio) et elle, *Le sommeil de votre enfant* (Marabout). L'échelle est fixée sous la ville. Qui la fixe ? Qui les fixe ?

Rigidité / huis clos / imprévus.

Elle rêve, *je rêve* elle dit, que le père de son enfant, *mon mec* elle dit, fasse office de mère à sa place, *le rêve que ça serait*. Il interroge : l'enfant qu'il a été, la première fois qu'il a regardé sa fille de la tête au pied. Elle le fait, le laisse, parler.

Questions / mise à distance de l'autre par la / présente absence.

Quelques cristaux de sel brillent au coin des lèvres, des paillettes sur sa moustache naissante. Avant de sortir, elle roule ses clopes debout et sa fille lui demande une feuille.

Un train / croisements / mouvements.

Elle sort sa langue, la fait entrer dans la bouche du garçon qui n'avait pas gominé la sienne, ses écouteurs dans les oreilles. Il apprend le français, *hızlı*, les mots d'usage, les mots courants, les formules de politesse, ses lèvres remuent et son index aussi, sur la page.

Pénétrer / l'inconnu(e) / à toute allure.

Il manque du linge dans les hôpitaux de Paris dit un grand-père à son petit-fils qui joue avec une ambulance. La main plonge dans un sac en kraft, ressort, la main plonge encore, remonte, plonge, remonte, la langue s'empare de la graine de tournesol, les dents la cassent en trois quatre morceaux, la coquille fendue est expulsée, ce sont les lèvres qui s'en chargent, aidées par la langue.

Mécanique / le corps / pluriel.

Deux bouts de coquilles fendues sortent du train, s'accrochent aux semelles en caoutchouc ; celles qui sont restées à terre cherchent leur moitié. Elle a oublié d'ôter l'étiquette -30% agrafée sous l'un de ses talons hauts.

Les gestes / de profil / se déchirent.

Ils sont deux sacs croisés sur une poitrine, elles sont des
caméras brouillées, il est l'heure de regarder l'heure mais
elle est au téléphone, la petite trotteuse.

Virage / écoutilles / flou matinal.

Le train est à quai, gare de Nation. Rouge et bleu. Rouges, les portes surtout sont rouges. Les sièges aussi sur le quai – le même reflet métallique. Je n'arrive plus à me faufiler, je ne sais plus partir, voyager, alors que je suis déjà en retard, alors que je viens de me rendre compte que des bouts de mon corps avaient été balancés dans le sac à dos avant de sortir, alors que j'ai revissé la main droite au bras gauche avec les dents, alors que je ne parviens plus à retrouver la notice.

Dans le RER A bondé, je peux compter les grains de beauté dans le cou des gens. On arrive à Châtelet et là, dans le RER B, ce sont les poils dans les oreilles.

Je suis une flèche qui va d'est en ouest en suivant une courbe un peu soûle.

Plus tard, c'est le plafond de l'Institut océanographique que je fixe tandis qu'on cause numérique à la tribune. Me revient alors ce roman d'Éric Chevillard dans lequel quelqu'un se balade avec une chaise retournée sur la tête et, pour des raisons pratiques et hygiéniques, va rejoindre d'autres types au plafond en attendant sa Méline.

Abandonnerait-on l'usage de la langue de bois si chacun se mettait à parler du numérique au plafond plutôt que sur l'estrade de l'amphithéâtre ? Serait-on aussi tactique, stratégique, creux, faussement aimable, assis la tête à l'envers ? Et alors, finirait-il par chuter, l'ego ?

LIGNE 9 • ENTRE BONNE NOUVELLE ET
CROIX-DE-CHAVAUX

Ce n'est pas là-bas que tu te seras cogné aux vitres du paradis, pas là-bas que la comédie se sera jouée sans toi, pas là-bas que tu auras arrêté la camionnette au feu rouge, pas là-bas que tu auras délesté le chauffeur de ses cartons.

Et pour quoi faire ?

Pour le petit emballage en attendant le grand.

Mais pour aller où ?

Ce n'est pas là-bas que tu n'auras pas sursauté à chaque cri de nouveaux nés (des cris qui te surprennent à nouveau), pas là-bas que tu aurais pu mettre fin au *c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?*, pas là-bas que tu aurais aimé descendre sous la ville.

Sous la ville, sous la ville, sous la ville. Soûle.

Et rien de neuf, ligne 9.

Non pas là-bas.

Pas la tête à t'enfiler de nouvelles lignes à recracher devant vingt clampins de la ritournelle. Pas la tête à ça, non, ni l'envie de siffler des airs entendus dans la rue alors que ça faisait six stations au moins que ton voisin parcourrait le même article sur Roland-Garros et que tu l'aurais bien dérangé pendant sa sieste visuelle.

Ce n'est pas là-bas que tu auras tapoté un mot trois dix, un bout de phrase, pas là que tu auras photographié le chapeau de l'Américain à Paris, le cuir de l'étudiante, les roses peintes sur les santiags d'un moustachu. Des roses, celles des Guns N' Roses.

Pas là-bas, le désir de parler à quelqu'un, quelqu'un que le hasard aurait mis en face de toi cinq six minutes ou plus, pas là que tu auras parlé.

Histoire d'entendre ta voix. De te rassurer sur ta présence au monde.

Ce n'est pas là, non, pas plus ici qu'ailleurs à ce moment-là.

Ce soir peut-être je le ferai, te disais-tu.

Et tu le fais : le *dire* est sous tes doigts, la photo est devant toi, cette sortie du tunnel que tu croyais tienne.

Mais dans le jour, non, ni à lui ni à elle ni à celui qui s'était endormi sur l'image d'une balle figée au-dessus d'un filet ni à l'autre qui a pris tes billets, ta main, la poignée, son temps.

LIGNE 6 • ENTRE NATION ET DENFERT-ROCHEREAU

Ici, chaque matin, des corps passaient de la 9 à la 6 à Nation. Là-bas, les fenêtres semblaient plus vastes quand elles avaient une page devant des yeux ouverts. Si près de nous, l'ordre des lois, les avis de sécurité et ceux qui nous consignent. Tu parleras plus tard de là où nous étions.

Ici, chaque matin, à quelques minutes près, des corps se collaient coûte que coûte à la vitre. Là-bas, les pages étaient offertes au spectre infini des prunelles. Si près de nous, l'âme étroite se signe au-delà du geste qui rectifie l'arme à l'œil. Tu parleras plus tard des regards aveugles.

Je n'ai plus de souvenirs de cette *lampe à la fenêtre, des barreaux, des persiennes, abri des secrètes luxures.*

Ici, chaque matin (jamais le soir), des corps avaient rendez-vous avec une femme debout sur son balcon étroit, porte-fenêtre ouverte derrière elle, les deux bras levés (salut, incantation, signe désespéré, gymnastique ?). Là-bas, on s'enfumait dans un réalisme spongieux qui ramassait la tourbe et le lierre. Si près de nous, le coccyx est à moitié rongé de l'intérieur. Tu parleras plus tard de ce qui se tramait.

Ici, chaque matin (douzième ou treizième étage ?), des corps ne sont jamais parvenus à se mettre d'accord mais ce repère – la femme en rouge, la seule à lever les bras –, ils ne le manquaient jamais. Là-bas, les corps, on les regardait les yeux fermés, le soleil dans le dos ou mieux encore : à contre-jour. Si près de nous, chaque concession au cimetière est en passe d'être géolocalisée. Tu parleras plus tard du nombre de minutes avant le signal.

Je l'ai perdu de vue *derrière la vitre où se brisait sa gerbe et le bric-à-brac confus.*

Ici, chaque matin pendant près d'une année, des corps ne parvenaient plus à lire. Là-bas, on rêvait de pastorale au réel enfumé. Si près de nous, sécrétions, transferts, rémissions, squelette face-profil, amygdales ôtées le premier de chaque mois au lasso dans une chambre où se pressent les acolytes alcooliques en but aux mêmes items. Tu parleras plus tard du rêve interrompu.

Ici, chaque matin, dix stations, sous terre d'abord avant de filer dans le vent. Là-bas, imaginer nous rendait plus souls encore, c'était vertigineux. Si près de nous, les fenêtres ouvertes ou fermées, l'horizon bouché, les vies intérieures zippées. Tu parleras plus tard du nombre de voitures au mètre carré.

Je ne suis pas de ceux qui brillent aux carreaux.

Ici, chaque matin, Picpus, Bel-Air, Daumesnil, Dugommier, Bercy, Quai de la Gare, Chevaleret, Nationale, attention on se rapproche de la Place d'Italie. Là-bas, des lampes s'éteignaient. Si près de nous, ce laps de temps où rien n'est aboli, où ça fleure bon l'austérité et le mauvais passe-temps. Tu parleras plus tard des pieds de nez, des têtes à queues, des bêches.

Ici, un matin, plus rien ; un mardi, plus personne après Corvisart. Là-bas, on ne savait pas ne pas enfouir. Si près de nous, le fusil fier d'être armé se tient bien droit dans l'entrée. Tu parleras plus tard de la radio qui annonce souvent le pire.

Je vous laisserai fermer partout portières et volets.

Ici, le nez à la vitre, depuis que ce corps devant la porte-fenêtre a disparu, nos corps ne le font plus. Là-bas, on se pliait en deux pour voir quoi encore ? Si près de nous, le frigo ne ronronne plus en cadence depuis qu'une partie de nos membres se congèle dans les sacs Prisunic. Tu parleras plus tard de l'élégance des lignes brisées.

Ici, nos corps ne peuvent plus. Ne veulent plus. Mal armés pour ça. Pas coordonnés. Là-bas, comment savoir ? Si près de nous, combien de mètres de sparadrap à avaler avant que les fenêtres ne s'ouvrent ? Tu parleras plus tard du corps sur le balcon que tu n'as pas vu tomber près de Corvisart.

Je ne te verrai plus *à côté de la fenêtre.*

LIGNE 9 • DE CROIX-DE-CHAVAUX À CHAUSSÉE
D'ANTIN-LA FAYETTE ET RETOUR

il souffre en silence, profitez-en pour changer de déco, purement et simplement
pratiquez une élève régulière
avec une ligne, préparez-vous à décoller de ma fenêtre

tout est bloqué

protégez la Nation si craquante de légèreté
pour votre santé, évitez l'amour le plus complet entre les repas
elle a le plus grand Picasso du monde, il est blanc
l'année ne partira pas plus vite

qui bouscule 5 personnes sur un choix de produits frais ne va pas trouver une solution en 24h pour autant
l'expérience du trône au top à prix smart, et toujours jaune
un cubain en difficulté est un mobile ignorant
pour votre santé, mouillez tous les jours des voyageurs
attentifs, étendez-les ensemble, détendez-vous plus vite que jamais
il y a toujours un maillot proche de vos abus

gardez la clé, pas la chemise

80 ans, un très bon parti, ne résistez pas à l'appel

c'est déjà difficile de bouger pendant 80 ans, on n'allait pas en plus envoyer de l'argent à travers le monde
le code s'engage à vous presser avec une question

les civils vous attendent ici

un animal de confiance ne peut qu'adhérer à la bombe
un brin d'alcool au départ est dangereux pour les 2 portes Orange

cette année, ne pleure pas

restons à Metz quelques minutes, c'est la mer sans capitaine
pas de problème : vos plus beaux souvenirs, certains les abandonnent, d'autres les recueillent

vous êtes sous la foudre : vous avez tout compris
n'hésitez plus à grignoter une recette secrète, la mode vit plus que l'enfant qui bouge

la région des Pouilles s'empare des UV
surfez sur vos yeux : le cinéma met en retard le retour de l'activité

c'est qui, la France ?

TOUTES LIGNES CONFONDUES

Comme il actionnait les soufflets de son accordéon et pianotait sur son clavier droit avec agilité mais qu'aucun son ne sortait de son instrument, tu as d'abord pensé que l'accordéoniste s'échauffait ou se dégourdissait les doigts avant de jouer quelques morceaux et de récupérer une pièce ou deux. Qu'il attendait que le métro soit assez rempli. Qu'il n'était pas bien réveillé. Qu'il était triste. Ou... Tu cherchais une réponse à ton étonnement, une réponse la plus réaliste qui soit puisque tu n'avais pas fait le choix de la lui poser, ta question. Mais à force de le regarder faire semblant de jouer, dix minutes plus tard, tu t'es raisonné : son instrument doit être troué, t'es-tu dit.

Tu ne savais pas que le gouvernement autorisait désormais les musiciens à se produire dans les rues, le métro et les salles de concert, pourvu qu'on ne les entende pas. Tu ignorais qu'on avait sectionné les cordes des ukulélés, des violons, des contrebasses, qu'on avait soudé les anches libres des accordéons, des harmonicas, des orgues de Barbarie, qu'on avait bouché les flûtes de pan, les ocarinas, les piccolos, qu'on avait détendu les pistons des trompettes et immobilisé la coulisse des trombones, qu'on avait supprimé les marteaux des pianos, que les instruments électriques et électroniques n'avaient plus de câbles, qu'on avait supprimé les piles, les chargeurs et les groupes électrogènes des supermarchés, qu'on avait recouvert les tambours, les tam-tams, les darboukas, d'une moquette épaisse et les cymbales de polystyrène, qu'on avait coupé les cordes vocales des chanteurs.

On continuait à faire de la musique et des chansons mais on n'entendait plus grand-chose sinon des bruits sourds, des sons étouffés.

Tu n'avais pas eu connaissance des dernières règles : on demandait de fixer son attention sur les lèvres, les joues, les gorges ; on conseillait de se griser du mouvement des bras, des mains et des doigts plutôt que de jouir des sons. Ainsi devenait-on plus fétichiste encore et le gouvernement était fier de cet attachement aux gestes – l'élégance des désespérances. Une vie non pas débranchée, *unplugged*, acoustique ou insonorisée mais sourde et muette.

On n'empêchera jamais le peuple (nos amis) de s'exprimer, de se mouvoir, de s'exercer, avait pourtant écrit le président d'en-haut-d'en-bas, il y a quelques années de cela.

Tu ignorais aussi que le monde entier venait de saluer cette initiative, qu'on enviait les habitants, qu'on encensait le gouvernement, un gouvernement esthète. Personne n'avait encore pensé à ça avant lui. Saurais-tu l'entendre ?

Tu es monté dans ce métro, il y a une semaine maintenant. Des dizaines de musiciens et de chanteurs ont défilé tandis que les voyageurs tapaient dans leurs mouffes, la larme à l'œil. Tu n'as pas vu le temps passer. Personne n'attendait sur les quais ni ne descendait de ce train : les musiciens et chanteurs apparaissaient puis disparaissaient mais les voyageurs, eux, n'avaient pas de remplaçants. Ils ne se parlaient pas pour autant. Quelques-uns toutefois, entre deux prestations, s'échangeaient des mots insensés sur les manches des vestons, les pantalons beiges.

Tu avais beau te rapprocher des vitres, on n'y voyait rien.

Je n'ai jamais vu de ma vie des vitres aussi dégueulasses, t'es-tu dit.

Tu ignorais également qu'on encourageait vivement les voyageurs à ne pas quitter le train. Une fois en route, le monde, le dehors, l'extérieur, devaient rester flous, boueux, approximatifs. On recommandait, à ceux qui avaient fait le choix de voyager, de rester assis, de profiter de leur immobilité dans le mouvement et de vivre à l'abri du monde en désordre. Même consigne pour ceux qui montaient par

inadvertance dans un train et tant pis pour ceux qui ne comprenaient pas la langue : nul n'est censé ignorer la loi.

Tu as vu ta voisine glisser une feuille pliée en quatre sous sa chaussure ; elle est passée sous la tienne. Tu t'es penché et c'est là que tu as compris.